

Scènes

Les sœurs Hilton, des monstres à leur corps défendant

La dernière création du duo formé par Valérie Lesort et Christian Hecq est à découvrir au Théâtre du Jorat. Une plongée dans la vie tourmentée de deux siamoises, longtemps exhibées comme des bêtes de foire

Stéphanie Arboit

Leurs tableaux scéniques empreints de poésie, parfois même de magie, ont fait le succès du duo Valérie Lesort et Christian Hecq. Ainsi, dans *Les Sœurs Hilton* (qui sera jouée au Théâtre du Jorat les 26 et 27 septembre), un cheval de manège semble flotter dans les airs, entraînant dans son sillage barbe à papa ou pomme d'amour, douceurs typiques des fêtes foraines.

Ce nouvel opus, qui relate la vie des célèbres siamoises exhibées comme des animaux de foire, inspire par moments au spectateur un léger sentiment de gêne, inhérent au sujet et voulu par les créateurs: «Mettre le public dans la position du voyeuriste du *freak show*.» «C'est une mise en abyme», souligne Valérie Lesort. Le spectacle n'en devient pas pour autant sombre, mais il force à l'introspection dans le sillage du duo, qui continue à creuser ses réflexions sur l'altérité et la figure du monstre. La plasticienne, comédienne et metteuse en scène s'ouvre sur ce projet écrit en solo mais mis en scène avec son compagnon, à la ville comme à la scène.

Vous vous êtes cette fois basée sur le réel, et non sur la fiction, pour écrire cette pièce. Que marque cette nouvelle étape dans votre processus créatif?

C'est un travail un peu plus personnel. J'ai raconté la vie de ces deux sœurs en m'imposant la contrainte que tous les autres personnages soient joués par deux comédiens. La contrainte est très créative aussi! Je me suis basée notamment sur une très imposante biographie anglaise ainsi que sur le film *Freaks* [sorti en 1932, dans lequel les vraies sœurs Hilton jouent].

Ce film a-t-il déclenché l'envie de parler de ces siamoises?

Depuis longtemps, je tourne autour de ce film que j'adore, d'une puissance incroyable et toujours d'actualité. Il mêle une forme de voyeurisme à une tendresse envers ces «monstres»,

entre guillemets, car il s'agit en fait de personnes handicapées, si touchantes. On pourrait les envier, car au sein de leur univers, elles ont subi un tel degré de rejet de la société que cela les rendait presque libres. Les exposer était horrible, mais leur conférait à la fois un statut social et la possibilité de se créer une sorte de famille, plutôt que d'être placés dans des instituts (ce qui se pratique encore). Sans parler des infanticides de ces bébés... Tout cela est déroutant et pose des questions.

Outre *Freaks*, l'idée d'écrire *Les Sœurs Hilton* a germé grâce à Céline Milliat-Baumgartner: j'ai pensé à nous faire jouer ensemble des rôles de sœurs. J'avais trouvé comment aborder *Freaks*, grâce à ces siamoises! Céline et moi avons beaucoup en commun, notamment un drame de vie qui m'a également poussée à écrire cette pièce. J'ai été confrontée très tôt au handicap: mon père a eu un accident de moto quand j'avais 15 ans. J'ai passé beaucoup de temps dans des centres de rééducation. *Les Sœurs Hilton* aborde une part de mon histoire, mais transposée, je m'en rends compte a posteriori. Si on y réfléchit bien, il y a dans toutes mes pièces une sorte de handicap, de monstruosité, abordée de façon légère, ce qui a pu m'être reproché cette fois.

Ce n'est pourtant pas une pièce légère!

Non, mais j'y ai mis de l'humour. Les gens qui n'ont jamais été confrontés à ce genre de drames peuvent sans doute être choqués. Mais les personnes comme mon père développent un humour énorme, sinon il est impossible de survivre! L'homme-tronc dans la pièce est inspiré

du voisin de chambre de mon père, qui s'était fait couper en deux par une hélice de bateau au-dessus du sexe. Il était hilarant et doté d'une telle force de vie! Les blagues autour de la façon dont il fait pipi sont inspirées de la réalité.

Cet homme-tronc ne se voit pas comme un monstre. Il nous tend un miroir et nous rappelle qu'on devient monstre dans le regard de l'autre. De même, une des siamoises, face à Maurice amoureux d'elle, ne se sent plus si anormale. Les situations renversent sans cesse la perspective...

Au final, la plus monstrueuse est Mary Hilton [la sage-femme qui les a adoptées]: elle mettait en avant sa charité chrétienne pour avoir sauvé ces siamoises, alors qu'elle les exploitait de façon horrible, au point que les sœurs Hilton ne gagnaient pas d'argent.

Dans «Le Voyage de Gulliver», vous jouiez avec un corps de marionnette, et vous coordonniez vos mouvements avec un manipulateur. Cette fois, c'est avec Céline Milliat-Baumgartner que vous devez ajuster vos gestes. Comment gère-t-on pareille contrainte?

J'ai le chic pour me handicaper, c'est très étrange (*rires*)! Dans *Les Sœurs Hilton*, Céline et moi sommes attachées avec quelque chose de très dur, pour faire bloc. Ce dispositif fait mal au dos, mais cette contrainte est très créative: nous explorons de nouvelles possibilités. Ces jeux demandent une grande humilité: nous finissons par ne former qu'une seule actrice, obligées de respirer et bouger ensemble.

En parallèle à l'évolution des arts vivants au XXe siècle se dessine une métaphore du destin de l'artiste, tantôt sous le feu des projecteurs, tantôt passé de mode...

Tout à fait. Lorsqu'on est au sommet, on sait que ça va redescendre un jour. Cette pièce parle également de la vie d'une troupe ou du vieillissement de la femme. Les sœurs Hilton étaient très jolies. Elles ont fini par exécuter des stripteases sordides, sur les toits des stations-service. Le spectacle commençait lorsqu'elles montaient l'échelle: tout le monde était mort de rire. L'une est morte deux jours avant l'autre.

Ce spectacle semble écrit sur mesure pour le jeu physique et clownesque de votre compagnon Christian Hecq, non?

Il est ma muse! Ce terme n'existe pas au masculin, mais tout est pensé par rapport à lui. Je sens les mots sortir de sa bouche. J'utilise ses expressions. C'est le seul endroit où je me mets complètement à son service. J'écris, mais lui, avec son instinct, amène le sens du plateau, le rythme.

Encore plus que dans d'autres pièces, son jeu renvoie ici à Louis de Funès. Votre grand-mère a joué avec cet acteur. Pensez-vous parfois à ce qu'elle dirait en voyant Christian?

Elle est morte il y a 5 ans, donc elle l'a connu. Son grand rêve aurait été de rentrer à la Comédie-Française, où elle avait vu Christian sur scène. Quand elle a su que j'étais avec lui, elle était aux anges. Elle était carrément folle de lui. Elle aurait bien aimé me le piquer d'ailleurs: elle m'avait demandé s'il n'avait pas un frère! Je pense tout le temps à elle. Quand je crée un spectacle, quand je suis sur scène, que je salue. J'ai l'impression qu'elle est toujours là, qu'elle regarde. ■

«Les Sœurs Hilton», Mézières, Théâtre du Jorat, ve 26 et sa 27 septembre à 20h.



Dans «Les Sœurs Hilton», Valérie Lesort (à gauche) et Céline Milliat-Baumgartner incarnent les rôles-titres en faisant littéralement bloc, grâce à un dispositif reliant leur corps particulièrement contraignant. (Fabrice Robin)